

Sophie Gagnon Roberge

UN MURMURE ET QUELQUES PLUMES...

Merci à Anne-Marie Cousineau,
pour m'avoir poussée à commettre
ces quelques instants de légèreté...

Merci à Amélie, pour me donner la force
de ses sourires de liberté et pour m'aider à
m'assumer un peu plus tous les jours...

À tous ceux qui lisent avant de dormir
Et tous ceux qui écrivent durant des nuits d'insomnie
Je vous offre ma folie passagère...

Un murmure et quelques plumes... de Sophie Gagnon Roberge est le
cinquante-huitième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*.
Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du
cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Sophie Gagnon Roberge et le CANIF,
Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2004.

Renseignements : (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : Mai 2004

Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

Infographie : Direction adjointe aux Communications, CVM (17071)

Impression : Centre de reprographie, CVM

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est, Montréal (Québec) H2X 1X6

Illustration de couverture : Xavier Guénette, *Livre pourpre au couchant* (2005),
collection cégep du Vieux Montréal

Conception graphique de la couverture : Dominic Prévost



« — C'est ici, dit-il, que l'ange pose un doigt sur les lèvres du bébé,
juste avant sa naissance — *Chut!* — et l'enfant oublie tout.
Tout ce qu'il a appris là-bas, avant, en paradis.
Comme ça, il vient au monde innocent...
— Et ça finit quand, l'innocence? »

Nancy Huston, *L'empreinte de l'ange*

Au téléphone

« — Bonjour.

— Bonsoir.

— Ça va ?

— Si tu ne parles pas, je t'avertis, je raccroche. »

I

Matin.
Lorsque j'ai ouvert les yeux, il y avait toi.
Cheveux pâles, yeux verts, forte carrure.
Très peu d'esprit.
Mais à quoi cela aurait-il servi?
Tu avais fait ton travail.
Matin.
Lorsque j'ai ouvert les yeux, il y avait toi.
Avec ta main sur mon ventre.
Très peu d'esprit.
Mais une chaleur qui me réconfortait.
On reste ensemble?
Encore un peu...

II

Ce matin, il n'y avait plus d'eau dans les robinets. Juste la pluie, de l'autre côté de la fenêtre, qui riait de moi. Je suis très sensible le matin. J'en ai pleuré. J'ai d'abord fait une flaque d'eau à mes pieds et puis il y a eu un ruisseau qui s'étendait de la cuisine au salon et je l'ai regardé, ébahie, devenir rivière. Sous le poids du courant grandissant, les murs ont lâché et le ciel m'est tombé sur la tête. Mes larmes se sont mêlées à la pluie.

Depuis ce matin, je suis inondée.

Sinistrée.

Perdue dans un océan.

Un océan de larmes, la passion des mots.

Retour à la poésie.

Je pense à toi.

III

Quoi? On était à la montagne. Tu montais très vite et ça n'a pas pris une heure que je n'étais plus capable de suivre. Suivre le rythme. Moi qui dois suivre le tien ou toi qui dois ralentir pour moi? Mais je t'ai perdu de vue. Quoi? J'aurais dû crier pour t'avertir. J'ai espéré que tu remarques mon absence, mais... non. Du moins pas tout de suite. Moi, je me suis finalement arrêtée à bout de souffle pour regarder le paysage. C'était magnifique, je t'assure. Quoi? Je sais, c'est beaucoup plus beau en haut, mais tu ne m'as pas donné le temps de m'y rendre. Tout s'est passé très vite, tu es redescendu à la course, et je n'ai même pas eu le temps de te montrer la vue qu'il y avait à cet endroit que tu étais déjà reparti vers le chalet. Quoi? Tu vas te fâcher pour ça? Il fait si beau ce matin...

IV

Midi.

Mon estomac réglé sur mon horloge biologique infallible crie famine.

J'ai faim.

Que vais-je manger ? Quoi... ou qui ?

Je lève la tête au-dessus du demi-mur qui sépare mon bureau des autres.

Fred ? Trop gras. Je n'ai que très rarement un appétit si immense.

Sara ? Elle parle trop. Elle doit être amère.

Paul ? Maigrichon. Je ne suis pas anorexique. Pas encore.

Reste Marie. Oui, parfaite. Bien en chair, mais pas trop. Elle doit être délicieuse.

Fantasme de mante religieuse.

On s'appelle et on déjeune.

On pourrait discuter du dernier amant trop sucré que j'ai laissé ce matin...

Au téléphone

« — Si tu regardes dans un microscope, tu peux voir des tas de trucs que même toi, l'artiste, tu ne pourrais même pas imaginer. C'est un autre monde. Microscopique. C'est pour ça que je continue ce que je fais, tu comprends?

— Je m'en fous! »

Au téléphone

« — Alors, ton projet d'écriture?

— Rien.

— Allez, raconte!

— Va te faire foutre! »

V

Ça fait six mois
Six
Que tu l'as laissé
Jeté ses affaires par la fenêtre
Comme tu en rêvais depuis...
Sept
Sept longues semaines à te raisonner.
Tu l'as humilié
Maintenant, tu regrettes
Tu as faim de lui
Huit
Huit fois trop tard
Il t'a oubliée
Il s'en fout
Neuf
Neuf femmes sont passées
Après toi
Désolé.

VI

Tu m'as amenée à la campagne. Tu as voulu me faire voir les grands espaces. Tu es con. Dans la ville, je t'aime. Parce que les murs qui tombent m'étouffent et qu'alors tu deviens mon oxygène. Parce que la poussière et la pollution me poussent vers toi, vers ton corps qui me sert de rempart. Mais tu n'as rien compris. Ici, je respire toute seule. Tu m'as amenée à la campagne. Ici, je ne t'aime pas.

VII

J'ai froid.
L'hiver, le soleil se couche tôt. Trop tôt.
Dans le noir, il fait froid.
Tu es à des milliers de kilomètres.
Ici, dans mon hiver interminable, je compte les jours et les heures.
Seize heures trente-deux minutes huit secondes.
Neuf, dix, onze, douze, treize...
Savais-tu que le mois de février est le plus long?
Tu n'es pas là avec moi pour regarder les gros flocons de neige tomber sur le sol
et recouvrir la terre de leurs doigts gelés.
Les miens ne tiennent que du vide...
Cinquante-deux, trois, quatre...

VIII

Tu m'as invitée à souper vendredi soir
J'ai paniqué
Le vendredi c'est un soir de couple
Il y avait la liberté dans mon assiette
Je t'ai souri et puis je n'ai plus été capable de tenir et...
Sans un mot, je me suis levée
Tu as pensé que c'était une fuite, une esquive
Et je t'ai avoué
Que les fées marchent sur le bout des pieds
Tu n'as pas compris
Dommage...

IX

Tu as vieilli.
De quelques jours au début et puis de quelques mois et de quelques années.
Comme nous.
Le Nous a vieilli.
Il a perdu de sa fierté, il est devenu une évidence.
Il a été creusé par les rides.
Tu as vieilli.
Comme moi.
Je l'avoue.
Nos corps se sont courbés.
Nos mains se sont durcies.
Se tiennent pourtant toujours.
Même si tu as vieilli
Et que ta mémoire, lentement, m'oublie.

Au téléphone

« — Ce n'est pas les années qui comptent, c'est la conscience.
Je suis si vieux...
— Oh arrête avec ça ! On a à peine sept ans de différence.
— Sept ans et demi. »

X

Il y a eu des rivières et des montagnes et des ruisseaux et des collines.

Il y a eu Toi et Moi.

Mais ici, la ville.

Que des fontaines artificielles, des parcs plats, des monts fabriqués pour des enfants violents qui se poussent mutuellement en bas.

Sans vraiment Toi, ni vraiment Moi.

Juste ton corps, asphyxié, et le mien, immobile.

Il y avait, il n'y a plus, y aura-t-il ?

XI

La femme monte l'escalier
L'homme descend
Ils se croisent
Se regardent
S'attirent
S'attachent
Se dévorent
La femme monte l'escalier
L'homme descend
Dans un instant
Ils auront oublié

XII

Un sourire
Une trace de sourire
Dans un tiroir
Fermé
L'empreinte de ta main
Sur ma peau
Mon corps se souvient
Mon cœur t'efface
Tente
Essaie
Réussit

Au téléphone

« — Oh ! la la... Déjà deux heures que nous parlons...

— C'est un au revoir ?

— J'espérais que tu te déciderais à conclure. »